

questions  
de communication

## Questions de communication

20 | 2011  
Évoquer la mort

---

Peter SLOTERDIJK, *Tu dois changer ta vie*

Trad. de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Libella Maren Sell, coll.  
ESS-DOCUM, 2011, 645 p.

Tanguy Wuillème

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2196>

ISSN : 2259-8901

### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 405-408

ISBN : 978-2-8143-0108-5

ISSN : 1633-5961

### Référence électronique

Tanguy Wuillème, « Peter SLOTERDIJK, *Tu dois changer ta vie* », *Questions de communication* [En ligne],  
20 | 2011, mis en ligne le 05 avril 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2196>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

---

# Peter SLOTERDIJK, *Tu dois changer ta vie*

Trad. de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Libella Maren Sell, coll. ESS-DOCUM, 2011, 645 p.

Tanguy Wuillème

---

## RÉFÉRENCE

Peter SLOTERDIJK, *Tu dois changer ta vie*. Trad. de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Libella Maren Sell, coll. ESS-DOCUM, 2011, 645 p.

- 1 Voilà plus d'un siècle qu'une Renaissance s'anime, que les commentateurs les plus expérimentés scrutent avec passion (de Martin Heidegger à Michel Foucault) la possibilité de suspendre le temps culturel chrétien et redonner de l'énergie aux formes de vie antique. Comme on a pu dire de la Révolution soviétique qu'elle n'a été qu'une parenthèse (1917-1991), on pourra bientôt constater que la chrétienté ne fût au fond qu'un laps de temps dommageable dans l'histoire morale de l'humanité. Cela reviendrait à affirmer, avec Peter Sloterdijk, que la religion n'existe pas, n'a jamais existé, qu'elle est une invention chrétienne qui a pris fin aux alentours de 1900. Il faut s'entendre sur les mots et aller au cœur de la thèse de l'ouvrage : les religions ne sont pas un système de croyances, ni même une mise en forme ou en sens du social, elles ne sont que « des systèmes d'exercices anthropotechniques interprétés plus ou moins de travers, ainsi que des corpus de règles destinées à se former soi-même au comportement intérieur et extérieur » (p. 124) ou, dit autrement, « des systèmes d'exercices symboliques et des protocoles permettant de réguler le commerce avec les stresseurs supérieurs et les puissances "transcendantes" » (p. 129).
- 2 Outre le fait que cette définition élimine des siècles de controverses de sociologie religieuse (pour aller vite d'Émile Durkheim à Marcel Gauchet), elle parvient toutefois à saisir ce qui conduit les modernes à vouloir se débarrasser d'un bagage culturel devenu bien encombrant et trop endurant. Pour Nietzsche, le christianisme ne désignerait pas la

« religion » mais un rapport ascétique au monde, une forme malheureuse de l'ajournement de la vie, de l'orientation vers l'au-delà et des démêlés avec les faits séculiers. Il faudrait faire une histoire du mot latin « *religio* », littéralement le « soin » chez les Romains, qui fût une aubaine sémantique pour désigner les soldats de Rome, les pieux-fidèles de César, jusqu'à ce que saint Augustin parle de « *vera religio* ». Le Moyen-Âge parlait seulement de religion pour désigner la vertu des croyants et la forme de vie des ascètes, la Réforme usa du mot pour dénoncer le catholicisme et les Lumières généralisèrent la notion pour en faire une constante anthropologique et classer le mélémélo des confessions.

- 3 Que la religion n'existe pas, qu'elle ne soit qu'un complexe d'actions intérieures et extérieures, d'exercices spirituels et physiques, Peter Sloterdijk le repère dans la facilité qu'ont certains opportunistes à en inventer une nouvelle : on trouve des analyses révélatrices sur Ron Hubbard et son Église de Scientologie et sur ce qu'on dénomme aujourd'hui les « religions séculières » (surtout le sport). Le premier venu peut devenir un entrepreneur de religion à partir de deux postulats : la vraie religion ne serait pas encore née et on aurait un nouveau contenu bien plus salvateur à faire advenir. N'est-ce pas ainsi qu'ont été initiées toutes les religions ? Dès lors, il suffirait de remettre en place, quitte à les parodier, les structures institutionnelles existantes par ailleurs, confirmées par l'histoire. Ainsi la religion apparaît-elle sous ses deux formes comme un système de la verticalité : soit elle est du côté de l'offre, transmission de haut en bas, de Dieu aux hommes (position catholique) ; soit elle obéit à une logique de la demande, où l'on répond aux besoins de la foule, on a le tournant démocratique des pratiques protestantes.
- 4 On voit comment Peter Sloterdijk ne se positionne plus dans les attendus d'une théorie de la sécularisation ou de la sortie de la religion (voir Tanguy Wuillème, « Hans Blumenberg, *L'imitation de la nature et autres essais esthétiques* », *Question de communication*, 19, 2011, pp. 314-317), il existe au contraire une très forte continuité entre les exercices spirituels de l'antiquité, de l'Asie et ceux des religions révélées du bassin méditerranéen. Un *continuum* qui atteste que la prétendue religion est autre chose qu'un fétiche : elle a à voir avec la constitution immunitaire de la créature humaine. Dans la suite de tous ses précédents et importants travaux, Peter Sloterdijk propose la religion comme la composante d'un système d'immunité inventée par l'homme pour éloigner ses terreurs et négocier un *modus vivendi* avec le danger en général. Plus globalement, on voit en Peter Sloterdijk le digne continuateur de Niklas Luhmann et des apports bénéfiques de la théorie systémique en sciences sociales et en philosophie. Pour résumer la méthodologie ancienne qui est la sienne, il hérite du paradigme biologique (fin XIX<sup>e</sup> siècle) qui consiste à voir dans la sphère humaine trois systèmes immunitaires : une première auto-organisation proprement biologique où l'être vivant se conserve et se reproduit dans un lien constant avec l'environnement potentiellement invasif et irritant. L'être se crée ainsi des bulles (titres de ces livres) de protection auto-thérapeutique, ici indépendamment de la conscience. Un deuxième étage sphérique que sont les pratiques socio-immunologiques, notamment juridique et politique, solidariste, militaire ; puis, c'est le sujet de cet ouvrage, un troisième niveau que sont les pratiques symboliques et psycho-immunitaires. Il s'agit ici de maîtriser la vulnérabilité du destin mortel. C'est là qu'il faut inscrire la puissance des médiations et médias qui servent à envisager plus ou moins intentionnellement le devenir de chacun. Peter Sloterdijk n'a pas besoin d'un vocable anglo-saxon pour réactiver la *Kulturwissenschaft* issue de Kant, où toutes les facultés

(également dans le sens universitaire oublié) témoignent des « études culturelles » par lesquelles l'homme assure la survie de sa culture.

- 5 Il s'agit de compléter la biographie de l'*homo immunologicus* en allant voir les anthropotechniques qu'il met en place, où l'homme produit l'homme. Celles-ci se définissent ainsi : ce sont des « procédés d'exercices mentaux et physiques avec lesquels les hommes des cultures les plus diverses ont tenté d'optimiser leur statut immunitaire cosmique et social face à de vagues risques pour la vie et de certitudes aiguës de la mort » (p. 24). Toute la démonstration, certes assez longue, de Peter Sloterdijk repose sur l'idée centrale que ces exercices spirituels et physiques ont toujours été là, qu'ils ont cependant pris certaines formes à des époques différentes mais également qu'ils subissent depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle un changement de teneur. Eux qui étaient des anthropotechniques fortement spiritualisées, deviennent des ascèses qui se somatisent à outrance.
- 6 Ces ascèses consistent à engager sa vie dans un axe vertical, autre nom de la hiérarchie, de l'excellence, aujourd'hui du *ranking*. L'impératif peut s'exprimer comme l'obligation de changer « ta » vie et non le monde en général. Depuis toujours, l'homme a mis en place un comportement d'auto-formation et d'auto-élévation. Peter Sloterdijk accorde des pages intuitivement denses sur les types d'exercices requis chez tous les pratiquants-exerçants. L'idée en est que l'individu ne vit pas comme il faut, qu'il peut « faire » une autre vie de cette vie-là mais surtout qu'il vit en dessous de lui-même. La condition humaine acquiert une orientation fondamentale : celle d'un être-pas-encore qui doit viser le meilleur. On assiste à une reconsidération de tout un pan de la philosophie morale, le perfectionnisme, que Peter Sloterdijk semble ignorer mais qui mériterait une rencontre plus argumentée, avec Stanley Cavell, Thomas Hurka ou Pierre Hadot (engendreur du second Foucault).
- 7 L'auteur montre bien que cette excellence requise impose un nouveau découpage anthropologique et sociologique, entre les barbares qui méprisent la performance et les athlètes réussisseurs. Longtemps, les seconds ont régné en maîtres : se sont mis en place des attracteurs (Dieu le premier) sur lesquels se sont modelés les comportements, faisant qu'à l'impossible chacun est tenu. Puis des stresseurs individuels, de Socrate à Mahomet en passant par toutes les figures imitables du héros, du martyr, du saint. Il a fallu se tenir en forme pour Dieu, pour le tout, pour le cosmos. On a fait l'éloge des qualités requises, de la vitalité, de la volonté, des lieux où s'exercer (gymnase, salle de classe, arènes, monastères...). Peter Sloterdijk passe en revue les conditions demandées à l'entraîné, son programme d'entraînement et la figure des entraîneurs. L'homme se définit au terme de ce parcours comme celui qui vit dans l'enclos des disciplines, depuis le dressage parental et scolaire jusqu'à l'intériorisation-incorporation des bonnes habitudes, des bonnes répétitions à acquérir pour devenir sans cesse performant. On accède à la philosophie des hauteurs qui caractérise les religions. C'est que la vie en exercices exige une disposition totale de l'individu, lui permettant de se remodeler sur un patron avantageusement doté pour la survie. Cela permet à l'entraîné de sortir de la vie quotidienne (quitter famille et parents), de rejeter ses vieilles habitudes, de faire sécession. On peut noter combien l'ascèse conduit à un approfondissement de l'individualisme qui apprend à déblayer sa personnalité, à approfondir ses techniques de solitude du soi, à se dédoubler et devenir son propre mentor. L'individu installe à l'intérieur de lui des puissances idéales qui lui enseignent l'esprit de perfection. L'individu prend possession d'un autre temps plus accéléré afin de parvenir au sommet prestement. La foi prend un nouveau visage : elle n'est que l'anticipation imaginaire de l'arrivée de l'exerçant sur l'objectif éloigné de son exercice (virtuosité, ou illumination, ou harmonisation avec le bien suprême).

- 8 Il a cependant fallu attendre Nietzsche pour que l'humanité voie ce que renferment ces techniques ascétiques : un enjeu de distinction. On peut séparer les bons et les terribles entraînements, ceux qui sont pures répressions et d'autres qui épanouissent. Il y aurait les ascétismes de la terreur, de la cruauté (antique et chrétienne) et un renouvellement moderne.
- 9 Peter Sloterdijk émet l'hypothèse qu'aux alentours de 1900 une inflexion d'ampleur se serait produite : les barbares auraient pris le dessus sans toutefois effacer l'existence des anciens exercices cependant renouvelés. Nous verrons qu'au terme de sa démonstration, il est difficile de saisir ce que l'auteur en pense réellement.
- 10 Le barbare qui néglige l'entraînement et la hiérarchie apparaît à ses yeux comme un symptôme de la « crise de civilisation » (p. 28) qu'a été le XX<sup>e</sup> siècle. Il la voit à l'œuvre chez Cioran, artiste du grand refus qui propose des exercices négatifs (sous-titre de son précis de décomposition). Il s'agit de refuser toute pratique orientée vers un objectif afin de mettre en œuvre un « existentialisme de l'incurabilité ». Il voit dans Cioran l'antistoïque, l'anti-sainteté, une dérive organisée volontairement (donc quand même ascétique) qu'aucune espèce de travail n'entrave. Cela renvoie également à l'errance à travers la journée des situationnistes des années 50. Plus subtilement, Peter Sloterdijk voit dans la sociologie de Pierre Bourdieu une incapacité à comprendre ce *continuum* ascétique et contribuer ainsi au dénivellement vulgaire qui se joue actuellement. Pierre Bourdieu aurait tort de lire les stratégies de distinction en termes de domination, elles sont plus profondément ancrées dans la condition humaine. L'*habitus* n'est pas la classe ou le social en moi, mais l'impératif catégorique de l'autodépassement et la croyance que le merveilleux s'accomplit sans effort comme seconde nature. « Cela exige de dissoudre la singularité posée en termes fictifs par Bourdieu – une tête, un habitus – et de révéler la pléthore, accumulées en chaque individu, de propensions discrètes et habituelles à l'action » (p. 271). Peter Sloterdijk montre comment Cioran ou Pierre Bourdieu et d'autres encore participent de cette volonté du XX<sup>e</sup> siècle d'en découdre avec le monde des verticalités et d'établir des pseudo-verticalités. Le dernier homme thématé par Nietzsche y serait à l'œuvre : à l'école où les bonnes habitudes et les modèles sont éliminés de la pédagogie, vus comme simples jeux d'ambition dans la société de classes et où se met en place la société des identités (prévalence des inerties personnelles et culturelles).
- 11 Ce qui fait que d'autres stresseurs viennent remplacer les anciens. En premier lieu, il s'agit du travail qui devient de plus en plus un exercice pour lui-même. Non plus monde de la perfection mais celui de la production, où les énergies sont mobilisées à grande échelle en vue du produit, de l'objet, ou plus abstrait encore du profit. Ensuite, on trouve le sport auquel Peter Sloterdijk consacre des pages précises depuis le retour en force début 1900 de l'olympisme jusqu'à la religion actuelle mondialement supportée. Le système du sport, son mouvement autoréférentiel (aspect luhmannien), le jeu inutile, la dépense superflue, le combat simulé s'oppose bien sûr au travail (il n'est pas le camp d'entraînement de l'usine ou l'école préparatoire de l'idéologie capitaliste de la concurrence). Comme l'est la religion, le sport constitue un éclatement du quotidien, un véritable état d'exception. C'est ici que l'on aperçoit le plus nettement la déspiritualisation de nos ascèses en même temps que se dessine l'idéal de la fitness des modernes. La modernité prend l'allure d'un processus orienté vers un toujours-plus-en-avant, toujours-plus-haut où les exercices prennent une dimension profane jamais

atteinte jusque-là. L'artistisme prend également sa source dans cette volonté inédite du toujours-nouveau, de faire toujours-plus-fort que ses devanciers.

- 12 Peter Sloterdijk invite aussi à approfondir la psychologie des auteurs, après celle des profondeurs initiée par l'œuvre freudienne, celle du moyen-médiocre propre à la démocratie libérale. Il semble que l'individu n'en ait pas fini avec cet impératif de donner forme à sa vie, de se mettre en forme, de trouver le bon design à son corps et à sa psyché. Nous sommes bien entrés depuis un siècle dans une idéologie renouvelée de l'acrobatisme, selon la métaphore du Zarathoustra, où le préfixe annonciateur n'est plus le retour originare (pré-) mais le « sur- » de surhomme, surmoi, surconsommation, surmeurtrier (dans la création de l'homme nouveau des totalitarismes violemment ascétiques, des commissaires aux camps de redressement).
- 13 La question reste de savoir si les « conversions » que nécessitent ces exercices contemporains permettent effectivement à l'individu de se tourner vers le meilleur, s'ils ont le visage de la subversion au regard du conformisme et de la bêtise ambiante, ou s'ils sont l'autre visage de l'orthopédie névrotique entrevue par Elias, ou encore pire la sculpture de soi narcissiquement revendiquée pour se croire heureux en regard des autres (type Michel Onfray). Il s'agit bien de se demander, sans conclure, comment sauver la tension verticale après la mort de Dieu : il y a eu le diagnostic nietzschéen, l'ascétisme par le style révolutionnaire jusqu'en 1945, on est rejeté dans le progrès bourgeois social-démocrate depuis, qui vise la modération valorisant l'exercice pour l'exercice, sans finalité visible mais assurant un niveau de défense immunitaire jamais atteint auparavant.

---

## AUTEURS

TANGUY WUILLÈME

CREM, université Nancy 2

Tanguy.Wuilleme@univ-nancy2.fr